

Bienheureux pays grec ! Toi, demeure de tous les dieux !
Est-ce donc vrai ce qu'un jour en notre jeunesse nous avons entendu ?

Hölderlin, *Le Pain et le Vin* (v.55-56)

Notre fait est de comprendre le moment magique de la naissance avec les Présocratiques du *logos*¹ – c'est-à-dire, mais ce n'est qu'un des aspects de ce mot, la mise en ordre des connaissances de manière intelligible par la raison –, sur les côtes d'Ionie, en Asie Mineure, à la fin du VII^e et au début du VI^e siècle.

Il est tentant d'imaginer une seule et même évolution, rythmée par des crises brutales – objets d'analyses et de questionnement –, ou par des moments "catastrophiques", dans le sens où René Thom² l'entend, conduisant l'Occident à élaborer cette nouvelle approche sur la nature de l'univers, à l'origine de la pensée philosophique et de ce qu'on appelle aujourd'hui la "science".

Concevoir et construire un cadre chronologique satisfaisant est une étape pour mener des observations en amont et en aval, pour dire des mutations, des transparences ou au contraire des opacités, pour lire enfin des relations entre des événements de qualités différentes : un réseau complexe d'éléments à cataloguer, fragments et reflets d'une précieuse mémoire.

¹. Voir glossaire.

². René Thom, *Paraboles et catastrophes*, Champs Flammarion, 1983. Le mathématicien, dans sa théorie des catastrophes propose un regard nouveau sur toutes les transformations ce qui peut être utile dans le domaine des sciences humaines.

Mais il faut aussi évoquer les arrière-plans, les paysages, les mots ou les images, les rayonnements ou encore les jeux significatifs entre des formes de pensée et de société ¹. Proposer un modèle explicatif et oser des parcours linéaires, des pistes.

Les conditions d'apparition de ces innovations audacieuses sur la nature des choses se rattachent à une série d'événements dont il faut préciser le sens.

Un bref rappel de la période protohistorique du monde grec est nécessaire. Les Grecs ne sont pas en effet des autochtones.

C'est à partir du II^e millénaire avant notre ère que commencèrent les invasions indo-européennes dans des circonstances difficilement vérifiables. Le point de départ de ces vagues successives, responsables des différentes étapes du peuplement de la Grèce, serait, selon les hypothèses habituellement admises, la région des steppes bordant la mer Noire et celle du monde carpatho-danubien. Cette origine double explique, peut-être, les différences futures, d'ordre linguistique, visibles de part et d'autre de l'aire géographique occupée par les nouveaux venus, depuis le monde indo-iranien jusqu'à l'extrême Occident ².

En ce qui concerne notre propos, les deux rivages de la mer Egée vont connaître une série d'incursions dont il est difficile de préciser les dates avec certitude. Mais on peut dire que les années 1950 correspondent vraisemblablement aux premières invasions de ceux qu'on appelle habituellement les Grecs, submergeant avec violence une civilisation anatolienne ³ venue d'Asie Mineure.

¹. A ce sujet lire Pierre Vidal-Naquet, *Le chasseur noir*, François Maspero/Texte à l'appui, 1981, p.14.

². Cette différenciation en deux groupes, le groupe *satem* (appartenant au domaine oriental) et *centum* (domaine occidental), évoquée par Pierre Lévêque in *L'aventure grecque*, Armand Colin, 1964, p. 24, est obtenue à partir des mots disant *cent* en sanscrit et en latin. On voit ici le caractère essentiel des analyses linguistiques (étymologie et sémantique) pour comprendre l'occupation de la Grèce. Ainsi, par exemple, la plupart des mots grecs indiquant une végétation méditerranéenne ne sont pas explicables par une étymologie indo-européenne, ce qui montre selon G.Glotz (*La civilisation égéenne*) et Pierre Lévêque (op.cit.) que les arrivants s'adaptèrent à de nouvelles conditions climatiques, à une végétation inconnue. Ils ont dû emprunter les mots aux habitants qu'ils ont soumis. Dans cet esprit il est utile de s'intéresser aux travaux menés par Georges Dumézil ou Emile Benvéniste (voir bibliographie).

³. Celle-ci est particulièrement visible en Crète et dans les îles.

Ces Ioniens seront suivis, vers 1600-1580, par les Achéens qui s'installent dans le Péloponnèse et en Crète dont ils font la conquête (comme le prouve la dernière écriture minoenne qui notait du grec), pour se répandre, vers le XV^e siècle, sur les côtes d'Asie Mineure. La guerre de Troie racontée par les poèmes homériques ¹, est le "chant du cygne" de cette expansion riche d'or et de sang.

Si la coupure dans le temps, entre le monde ionien et achéen, n'est pas facilement discernable, du moins au niveau archéologique, celle provoquée par l'arrivée des Doriens, vers 1200, sera brutale et relativement facile à délimiter – ce qui est remarquable historiquement parlant. On se contentera d'évoquer la destruction des palais-fortresses mycéniens et la disparition d'une écriture linéaire ² empruntée à la Crète pour transcrire le grec.

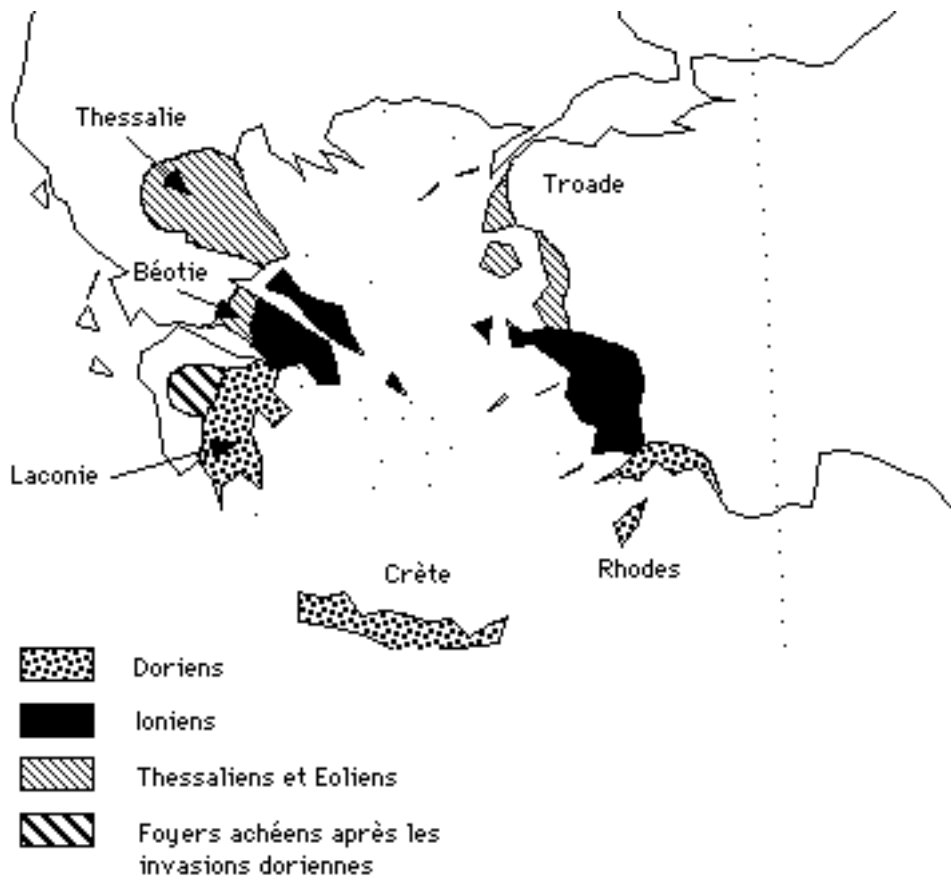
C'est la fin de toute une civilisation aux multiples nuances dans laquelle on voit l'influence enrichissante de la Crète, de sa finesse, de son sens de l'harmonie, du bleu et de l'ocre de ses fresques.

Ce qu'il faut retenir ici, c'est que, vers le X^e siècle, le peuplement du monde grec est terminé et ne se modifiera pratiquement plus.

C'est maintenant l'Ionie, aux frontières floues du royaume de Lydie et de l'Orient, en contact avec Babylone et l'Égypte, qui devient lieu de lumière, de renaissance, de métamorphoses.

¹. Sur Homère et le monde mycénien lire M.I.Finley, *Le monde d'Ulysse*, La Découverte/Fondations, 1986 et Pierre Vidal-Naquet, *L'Illiade sans travesti* (dédié à René Char) in *La démocratie grecque vue d'ailleurs*, Histoires/Flammarion, 1990.

². Les tablettes d'argile du linéaire B, sur lesquelles était gravée provisoirement, avant d'être retranscrite sur d'autres supports destinés à être conservés, toute une comptabilité bureaucratique dont le but était d'assurer un contrôle de l'économie palatiale, sont parvenues jusqu'à nous car cuites lors des incendies allumés par les Doriens. Ce linéaire a été déchiffré en 1952 par Michael Ventris et John Chadwick (voir à ce sujet John Chadwick, *Le déchiffrement du linéaire B. Aux origines de la langue grecque*, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1972.)



Le peuplement grec après les invasions indo-européennes
d'après Roger Caratini, *La Philosophie*, t. 1, p. 21

Cette rencontre avec l'Orient demande une halte. On affirme généralement que les cultures orientales antérieures avaient accumulé les matériaux élémentaires – dans le domaine de l'astronomie et des connaissances arithmétiques –, que les Grecs, et en particulier les Ioniens, auraient empruntés.

En effet, dès le VIII^e siècle les Chaldéens disposaient déjà, semble-t-il, d'observatoires pour suivre les évolutions du soleil et des planètes par rapport à des constellations fixes. Le

système zodiacal, conçu peut-être par eux, fut clairement exposé plus tard par les astronomes de Babylone, vers les années 538 av. J.-C..

Cette idée d'une pensée grecque fille de l'Orient, se trouve dans la tradition populaire égyptienne rapportée par Hérodote dans le livre II de son *Enquête*, dans les affirmations, au III^e siècle de notre ère, de l'Égyptien Manéthon et du Chaldéen Bérosee, mais aussi chez les Grecs eux-mêmes ¹.

Jean Brun ², qui reste très prudent et nuancé, oppose les témoignages tardifs des néopythagoriciens et des derniers néo-platoniciens aux textes de Platon et d'Aristote où l'on ne trouve aucun élément susceptible de confirmer la thèse d'une influence orientale sur la pensée grecque.

Jean-Paul Dumont ³, quant à lui, remarque que "si la science de Thalès n'était que l'héritière de savoirs étrangers c'est à Babylone et en Égypte que la science serait née." Et il ajoute que la Méditerranée n'avait pas attendu le VI^e siècle pour disposer d'un tel savoir empirique. On peut supposer qu'à la fin de la période archaïque les Grecs avaient des connaissances considérables en agronomie, en anatomie, astronomie et navigation, véhiculées sans doute par le biais de la tradition orale, ce qui explique que nous n'en connaissons que les conséquences dans le domaine pratique. Les poèmes homériques évoquent les Pléiades, les Hyades et la Grande Ourse qui servaient de repère aux marins :

« Il [Héphaïstos] y figure [sur le bouclier d'Achille] la Terre, le ciel et la mer, le

¹. Voir Flavius Josèphe, *Contre Apion*, I, 2 [DK A 11]: "[...] comme Phérécyde de Syros, Pythagore et Thalès, furent les élèves des Égyptiens et des Chaldéens et laissèrent peu d'écrits..." ; Aélius, *Opinions*, I, III, I [DK A 11] : "Il [Thalès] étudia la philosophie en Égypte et revint à Milet déjà fort âgé." ; Jamblique, *Vie pythagorique*, 12 [DK A 11] : "Thalès conseilla à Pythagore de se rendre en Égypte et de s'entretenir le plus souvent possible avec les prêtres de Memphis et de Diospolis : c'est d'eux qu'il avait tiré toutes ces connaissances qui le font passer pour sage et savant aux yeux de la foule." ; Hérodote, *l'Enquête*, II, 109 [DK A 11] : "C'est [en Égypte], à mon avis, que la géométrie fut inventée, et c'est de là qu'elle vint en Grèce. Le pôle, le gnomon et les douze divisions du jour : autant de choses que les Grecs apprirent des Babyloniens" (Traduction Jean-Paul Dumont, *Les Présocratiques*, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1988, p. 14-15 et pour la dernière phrase d'Hérodote note 3 de la page 125.)

². Jean Brun, *Les Présocratiques, Que sais-je ?*, P.U.F., 1982, p.7.

³. Jean-Paul Dumont, préface à l'édition des *Présocratiques*, op.cit., p. X et XI.

soleil infatigable et la lune en son plein, ainsi que les astres dont le ciel se couronne, les Pléiades, les Hyades, la force d'Orion, l'Ourse – à laquelle on donne le nom de Chariot –, qui tourne sur place, observant Orion, et qui seule, ne se baigne jamais dans les eaux de l'Océan. »¹

Mais quel que soit le rôle de l'Orient dans la maturation de la pensée grecque, les Grecs firent des découvertes remarquables dans l'univers des mathématiques. On attribue à Thalès l'énoncé de plusieurs théorèmes. Les travaux que firent Pythagore et ses disciples, au cours des dernières décennies du VI^e siècle, trouvèrent leur accomplissement chez Nicomaque ainsi que dans l'oeuvre de Iamblichos au III^e siècle et de Théon de Smyrne pendant le 1^{er} siècle de notre ère.

Marcel Conche² remarque que « Thalès est le premier astronome parce que l'astronomie comme science du ciel, naît avec lui ». La grande innovation fut d'organiser un système logique, de formuler les lois de la nature. Il s'agit là d'une véritable mutation de l'esprit. C'est ce qu'on appelle, à tort peut-être, le « miracle grec »³. L'ambiguïté même de ce terme révèle la difficulté de l'explication historique. Mais on peut se contenter de remarquer que les Grecs n'ont jamais subi la contrainte d'une caste religieuse qui aurait pu contrôler l'audace de leurs recherches théoriques⁴. Pour Hegel « c'est chez le peuple grec

¹. *Illiade*, XVIII, 483-489, traduction Paul Mazon. Certains commentateurs, à la suite des *Allégories homériques* d'Héraclite le rhéteur et des Stoïciens, ont même vu dans cet épisode une image de la création mais aussi une représentation sphérique du monde symbolisé par le bouclier d'Achille qui a une forme circulaire.

². Marcel Conche, *Héraclite, Fragments*, P.U.F., 1986, p. 110.

³. Cette notion fait son apparition sous la plume d'Ernest Renan, dans le numéro 1 du 1^{er} décembre 1876 de *La Revue des deux mondes* dans le préambule de la *Prière sur l'Acropole*. (Voir Pierre Vidal-Naquet, *Renan et le miracle grec*, in *La démocratie grecque vue d'ailleurs*, Histoires/Flammarion, 1990, p.245.) Pierre Vidal-Naquet, avant d'entreprendre une réflexion sur ce terme, rappelle la préface de Jean-Pierre Vernant au recueil de textes de Louis Gernet publié sous le titre de *Les Grecs sans miracle* (R.di Donato, La Découverte, 1983) où est précisé ce qui intéresse Gernet : "le passage, sur tous les plans, de ce qu'on peut appeler, socialement et mentalement, une préhistoire de la Grèce à une civilisation de la cité. Avènement du droit, création de la monnaie, institution du politique, émergence d'une éthique, naissance de la philosophie, de l'histoire, de la science, de la tragédie : autant de faits qui témoignent d'une seule et même "révolution".

⁴. Voir Moses I.Finley, *Les anciens Grecs*, Maspero/Textes à l'appui, 1979, p.115.

que nous trouvons pour la première fois cette notion de liberté [la liberté de la conscience de soi-même] et c'est là que pour cette raison commence la philosophie »¹.

Force nous est de constater l'audace des premiers « physiciens », ceux qui interrogent la *physis*, c'est-à-dire « la nature où il y a croissance et émergence hors du caché », pour en découvrir l'*archè*, le commencement, l'origine. Ce n'est que plus tard ce mot signifiera le « principe ».

Et en tout cas c'est bien à la croisée des chemins de l'Orient et de l'Occident, que se développèrent des cités, aux noms évocateurs de hardiesses futures, comme Milet, Clazomènes, Colophon, Ephèse...

Si l'on ne résiste pas au plaisir de prononcer ces noms, c'est que l'expérience fulgurante de la pensée présocratique est directement liée à des transformations politiques capitales qui vont se développer dans le courant du VI^e siècle² dans la façon originale d'organiser la vie politique commune, c'est-à-dire au sein de la *polis*³.

Il nous faut souligner ainsi le rôle, dans la mise en ordre de l'univers spirituel de la cité et dans la rationalisation de la vie sociale, du développement d'une économie commerciale et monétaire et de la « révolution hoplitique ». Les conséquences sont capitales. Mais ce qui doit focaliser notre attention ce sont les bouleversements politiques pratiquement contemporains de la naissance du *logos*. Jean-Pierre Vernant⁴ les situe précisément entre le moment d'Hésiode et celui d'Anaximandre. Cette âpreté des luttes intestines nous en avons des échos dans les chants de la première poésie lyrique et dans les démêlés des physiciens avec la cité.

1. Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, traduit de l'allemand par J.Gibelin, Gallimard, 1954, p.207.

2. Pour Jean-Pierre Vernant, (*Les origines de la pensée grecque*, Quadrige/P.U.F., 1981), la pensée rationnelle est "fille de la cité".

3. Le système original de la cité-Etat serait sans doute apparu autour des années 800 (voir Pierre Lévêque, *L'aventure grecque*, op.cit., p.112).

4. Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Petite Collection Maspero, t.1., 1981, p.177.

Les passions implacables de la *stasis* éclatent à travers les oeuvres du mordant Archiloque qui, selon Pindare, ne s'engraissait que de haines amères. Il a mené une vie de combats avant de trouver la mort dans un obscur affrontement contre des Naxiens. Alcée exultait à la mort des adversaires de l'aristocratie dont il défendit avec fougue les intérêts, Théognis méprisait le *démos* imbécile, qu'il fallait, selon lui, frapper du talon et les nouveaux riches dont le pouvoir s'affirmait. Solon, enfin, dans une Athènes en pleine crise agraire, rêvait d'harmonie et exaltait dans ses élégies une véritable morale politique, annonciatrice de la démocratie.

Thalès participa aux violents conflits dont Milet fut le théâtre. Il conseilla aux Ioniens « d'établir un Conseil unique qui siégerait à Téos (c'est le centre de l'Ionie) tandis que les autres cités, tout en gardant leur existence propre, seraient considérés comme les différents *dèmes* d'un même État »¹. Pythagore, jugeant indigne d'un homme libre de se soumettre à la tyrannie que Polycrate exerçait à Samos, partit pour l'Italie. Les Pythagoriciens formaient des communautés d'initiés qui jouèrent parfois un rôle en fomentant des troubles dans les cités grecques d'Italie. Quant à Héraclite, alors que « ses concitoyens l'avaient jugé digne d'être leur législateur : il refusa avec mépris, sous prétexte qu'une faction de corrompus avait déjà la ville en son pouvoir »². On peut l'imaginer aussi témoin des troubles qui suivirent la révolte des cités d'Ionie contre la domination perse en 498. Parménide fut, selon Plutarque, celui qui « donna à sa patrie les meilleures des lois, si bien que l'on faisait prêter serment, chaque année, aux magistrats, de rester fidèles aux lois de Parménide.»³ Zénon, enfin, meurt en défenseur des libertés, torturé par un tyran.

Il est dans ses conditions intéressant de mettre en relation ces affirmations d'Anaximandre⁴ de Milet, le premier Grec selon Diogène Laërce à "dessiner le contour de la terre

1. Hérodote, *Enquête*, I,170.

2. Diogène Laërce, *Vies*, IX,2 [DK A 1].

3. Plutarque, *Contre Colotes*, 32,1126 A [DK A 12]. Voir aussi Diogène Laërce (*Vies*, IX,23 [DK A 1]) qui se réfère au témoignage de Speusippe dans son ouvrage *Sur les philosophes*.

4. Anaximandre expliquait tout par l'*Infini* (Nietzsche préfère l'*Indéfini*) ou l'*Illimité*. L'*apeiron* est l'*archè* de toutes choses.

et de la mer", à construire un cadran solaire et à comprendre, d'après Pline, "l'inclinaison du zodiaque", à savoir :

« Anaximandre disait que les astres sont mus par les cercles et les sphères sur lesquels chacun se déplace. »¹

« La terre est élevée en l'air, sans rien qui la force ; elle demeure en place par son égal éloignement de toutes choses. »²

avec une pensée juridique, sociale et politique dont la conséquence fut de placer le pouvoir et les affaires de la cité "au milieu" *es to meson* d'une communauté d'égaux³ dont le *logos* est l'instrument fondamental du débat politique et de la réflexion institutionnelle. Même si dans ce domaine il faut avancer avec la plus grande prudence, il semble évident qu'il y a une commune approche et dans la nouvelle description et explication de l'univers physique et dans la mise en ordre de la pratique sociale des Grecs.

Dans les théogonies et les cosmogonies c'est la *monarchia*, (monarchie) de Zeus qui est à l'origine de l'« arrangement » du monde alors que chez les prosateurs milésiens (Thalès⁴, Anaximandre, Anaximène⁵) l'harmonie du « cosmos » est comprise d'une manière géométrique. Même si pour Thalès « tout est plein de dieux » ces derniers, semble-t-il, ne jouent

1. Aétius, *Opinions*, XVI,5 [DK A 18], traduction Jean-Paul Dumont, *Les Présocratiques*, op. cit., p. 33.

2. Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, I, 6 [DK A 11]. A ce sujet voir aussi Aristote, *Traité du ciel*, II, XIII, 295 b 10 [DK A 26], ou Théon de Smyrne, *Commentaires*, 198, 18 [DK A 26].

3. On peut voir dans le cercle des guerriers mycéniens, tel qu'il nous apparaît dans l'*Iliade*, une préfiguration de la notion d'*agôra*. Les "semblables" placent au centre de cet espace géométrique, pour un partage équitable et non égal, le butin et d'une manière symbolique la parole et le pouvoir. A Athènes le fait de déposer le pouvoir au centre signifie que ce dernier est le bien commun de la collectivité des citoyens, libres de toute domination, dans un univers politique réglé par la notion d'isonomie.

4. On ne sait pas si Thalès a laissé un texte écrit. Ce qui est certain c'est, qu'à l'époque d'Aristote il n'en existait pas. Voir Geoffrey E.R. Lloyd, *Les débuts de la science grecque de Thalès à Aristote*, Maspero/Texte à l'appui, 1974, p. 19.

5. Théon de Smyrne rapporte, dans ses *Commentaires*, 198,14 [DK A 16] qu'Anaximène "trouva le premier que la Lune reçoit du Soleil sa lumière, ainsi que la façon dont se produisent les éclipses." (Traduction Jean-Paul Dumont, *Les Présocratiques*, op.cit., p. 47.)

aucun rôle dans ses théories. La Terre, pour Anaximandre, reste en équilibre, ne reposant sur rien, au centre d'un univers circulaire parce qu'elle est placée à égale distance de la périphérie céleste.

Nous sommes dans un espace de symétries et de réciprocités que l'on retrouve dans l'avènement de la *polis* grecque et dans la notion d'*isonomia*. Cette correspondance est d'autant plus éclairante que l'on retrouve dans les modèles physiques et politiques le même vocabulaire valorisant le centre et l'absence de domination ¹. En tout cas c'est une des interprétations possibles.

Mais l'historien dans sa recherche des causes semble avoir des difficultés à proposer une réponse à la question fondamentale que pose à l'esprit l'émergence de la « philosophie » en pays grec. Surtout qu'en la matière il ne peut se fonder, comme on le verra plus loin, que sur des rumeurs et des citations de seconde main rapportées par les biographes ou doxographes, selon le principe de la *mimésis* caractérisée par l'absence d'esprit critique dans la façon d'aborder les documents et faits du passé.

On se contentera de constater que la « raison » est née en Ionie, au VI^e siècle, dans des cités-Etat en pleines mutations. Lorsque ces dernières seront soumises par les Perses à partir de 546 (Milet est détruite en 494) c'est en Italie du Sud et en Sicile que les Pythagoriciens et les Éléates reprendront le flambeau. Ces deux moments isolés dans l'espace et le temps signifient, même si en Grande Grèce les initiateurs sont encore des Ioniens comme plus tard à Athènes, après les guerres médiques, des approches différentes.

Mais ces différences ne sont, peut-être, qu'apparences.

Les premiers philosophes se sont intéressés à la nature et au cosmos, c'est-à-dire ce qu'on a appelé jusqu'au XVIII^e siècle la *philosophie naturelle* et qui deviendra plus tard la « science » par opposition à la morale et à la métaphysique. Mais certaines de leurs spéculations peuvent être interprétées aussi comme la prise de conscience, déjà, du problème du

¹. Voir Pierre Lévêque et Pierre Vidal-Naquet, *Clisthène l'Athénien. Essai sur la représentation de l'espace et du temps dans la pensée politique grecque de la fin du VI^e siècle à la mort de Platon*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

changement. Les questions qu'ils posent, comme celles de Thalès sur le fait de savoir si les êtres animés ou inanimés dérivent d'une même et unique réalité primordiale ou si au contraire ils sont de natures différentes, annoncent la philosophie de l'être.

Les Éléates furent les premiers à poser les questions ontologiques proprement dites. Xénophane ¹, selon le témoignage d'Aristote ², est le plus ancien partisan de l'Un ³ et fut, mais cette filiation est peu vraisemblable, le maître ⁴ de Parménide. Ce dernier, contemporain d'Héraclite si l'on se réfère aux précisions chronologiques de Diogène Laërce, entame dans son poème, où il est l'initié de la déesse Aléthéia ou Mnèmosynè ⁵, la première réflexion sur l'être de l'histoire de la philosophie occidentale. Mais l'abstraction de Parménide est une énigme, difficiles sont les interprétations, qu'elles soient d'ordre logique, physique ou métaphysique, d'autant plus qu'il était déjà difficile de se procurer son oeuvre à l'époque de Simplicius ⁶.

Le but de Parménide, semble-t-il, est de saisir par la raison (« Contemple en esprit ce qui est absence, mais à quoi l'esprit donne ferme présence » [DK 28 B 4]) la nécessité logique de l'être (« il est ; est impossible non être » [DK 28 B 2]), l'impossibilité de concevoir

¹. Xénophane de Colophon, qui est né autour des années 600, quitta l'Asie Mineure à cause de la conquête des Mèdes et s'exprimait en vers comme plus tard Parménide et Empédocle.

². Aristote, *Métaphysique*, I, 5, 986 b 21.

³. Pour Xénophane l'Un est immobile et dirige tout : "Toujours en même lieu il demeure, ne se mouvant en rien, - passer il ne lui convient pas, d'un endroit à un autre". Simplicius, *Phys.*, 23 [DK B 26].

⁴. Diogène Laërce, *Vies*, IX, 21 [DK A 1] ; Suidas, *Lexique*, "Parménide" [DK A 2]. Pour Karl Reinhardt c'est Parménide qui a influencé Xénophane alors que Werner Jaeger maintient l'antériorité de Xénophane mais lui retire la qualité de maître.

⁵. Pour Simplicius, (*Commentaire sur la Physique d'Aristote*, 146,29 [DK A 20]) le poème de Parménide est d'inspiration orphique : "Si Parménide appelle *ce qui est un* une sphère harmonieusement ronde, ne t'en étonne pas. C'est procédé de poète et fiction propre au mythe. Ainsi quand Orphée le nomme "oeuf éclatant de blancheur". Cet oeuf peut nous faire songer à la théorie dans les années trente de l'abbé astronome Georges Lemaître qui parle de l'"oeuf cosmique" (le *big bang*) à l'origine d'un univers parfaitement homogène, isotrope, c'est-à-dire qui présente les mêmes propriétés dans toutes les directions.

⁶. Simplicius, *Commentaire sur la Physique d'Aristote*, 144,25 [DK A 21], évoque la brièveté et rareté des vers de Parménide sur l'unité de l'étant.

le non-étant, car la pensée doit coïncider avec ce qui est (« Même chose se donne à penser et à être » [DK 28 B 3]). L'étant est inengendré, impérissable, immobile, sans rien qui le limite dans l'espace et le temps. L'être est un et unique ; c'est aussi une réalité physique : la sphère immobile de ce qui est.

La deuxième partie de son poème parle de « ce qui n'est pas » : c'est la deuxième voie, l'antithèse. Les néo-platoniciens y voient un exposé du monde sensible en opposition avec celui de la première partie qui serait celui du monde intelligible. *L'Opinion* (ou l'apparaître), c'est-à-dire, semble-t-il, les discours du commun des mortels, s'annule d'elle-même car privée de sens, seule la *Vérité* une et unique reste. Se trouve ainsi éliminer la possibilité d'une contradiction. La présence des deux voies ne doit pas nous faire négliger la possibilité, chez l'Éléate, d'une troisième voie qui met en évidence une situation intermédiaire entre être et non-être, conservée par Simplicius¹. Pour ce dernier il y aurait là une possible critique de « ceux qui ramènent au même les opposés ». Kranz considère ce jugement de la pensée héraclitienne comme la pierre angulaire de la philosophie des Présocratiques.

La parole de Parménide prend toute sa signification quand on la compare à celle d'Héraclite à propos de la notion du changement. Pour le premier, tout changement est impossible alors que l'Ephésien proclamait que tout est sujet au devenir. Ce débat essentiel – un véritable schéma dialectique –, nourrira toute la réflexion des Présocratiques futurs² (Zénon

¹. Simplicius, *Commentaire sur la Physique d'Aristote*, 117,2 [DK A 28]

². Voir Platon, *Le Sophiste*, 242 c-d [DK A 29]: "... Chez nous, la gent Eléatique, fille de Xénophane et de plus haut encore, supposant l'unité comme essence de ce qu'on nomme le tout, continue en ce sens l'exposé de ses mythes. Plus tard, des muses d'Ionie et de Sicile [Héraclite et Empédocle] réfléchirent que le plus sûr est d'entrelacer les deux thèses et d'affirmer que l'étant est à la fois un et plusieurs, la Haine et l'Amour faisant tout aussi bien sa cohésion : « Discordance est éternel accord », ainsi disaient, parmi ces muses, les voix les plus vigoureuses [Héraclite frg. DK B 10]. Mais les voix les plus molles ont relâché l'absolue vérité de cette loi, prêchant l'alternance selon laquelle tantôt le Tout est un par l'amour d'Aphrodite, tantôt le Tout est multiple et à soi-même ennemi par l'action de la Discorde [Empédocle frg. DK B 17]."

d'Elée, Méliossos de Samos d'une part, Empédocle ¹ d'Agrigente, Anaxagore de Clazomènes ou Leucippe de Milet ² d'autre part), mais aussi les réflexions et les prises de position des doxographes ou des commentateurs comme Platon ³, Aristote (*Traité du ciel*, III, I, 298 b 14 ; *De la génération et de la corruption*, I, VIII, 325 a 13), Sextus Empiricus (*Contre les Mathématiciens*, X, 46), ou bien encore Simplicius (*Commentaire sur la Physique d'Aristote*, 115, 11).

Les Présocratiques – c'est-à-dire ceux dont l'enseignement se situe avant le moment où celui de Socrate commence à porter ses fruits, en 430 –, apparaissent donc souvent comme des « philosophes-géométriciens ». Ils se sont intéressés, on l'a vu, à la cosmologie, aux problèmes mathématiques et physiques (École de Milet, d'Abdère) mais aussi à la question de l'être (École Éléate par exemple ou encore Héraclite d'Ephèse) et à la perfection morale (Pythagore ⁴ et certains de ses disciples). Cette période étonnamment riche, qui s'étend sur quatre siècles environ, véritable aurore de la pensée occidentale, ne nous a laissé, par delà un gouffre temporel de deux millénaires et demi, que des fragments mutilés et quelques citations et commentaires rassemblés par leurs successeurs ⁵ : la tradition doxographique et

¹. Empédocle fait la synthèse de la vision de Parménide et de celle d'Héraclite, la théorie de l'être et celle du devenir : "Mon discours dira le double aspect des choses : car tantôt l'un a grandi seul du multiple, et tantôt au contraire, le multiple est né par division de l'un" (fragment DK B 17).

². Simplicius, *Commentaire sur la Physique d'Aristote*, 28,4 [DK A 8] : "Leucippe d'Elée, ou de Milet (car l'on affirme l'un et l'autre), d'abord compagnon de Parménide en philosophie, ne suivit pas ensuite la même route - dans son explication [de l'être] de l'existant, que Parménide et Xénophane, mais, semble-t-il, une route contraire : alors que ceux-là font le tout un et immobile, sans naissance et parfait dans son achèvement, et refusent même de s'enquérir du néant, - lui, a imaginé les atomes, éléments de l'univers, en nombre infini et toujours en mouvement."

³. Platon, *Cratyle*, 440 a : "... il n'y a même pas de bon sens à déclarer qu'il existe une connaissance, si toutes choses se transforment et qu'aucune ne demeure." (traduction, Léon Robin). Voir aussi *Théétète*, 181 a.

⁴. Né à Samos, il vécut à Crotona, en Grande Grèce, où il fonda une secte étrange. Pour lui le *nombre*, c'est-à-dire l'harmonie, est le principe de tout. Selon Aétius (*Opinions*, II,I,I [DK 20]) "c'est Pythagore le premier qui a donné le nom de cosmos à l'enveloppe de l'univers, en raison de l'organisation qui s'y voit."

⁵. Sur la survie et la conservation des oeuvres antiques jusqu'à nous, consulter L.D.Reynolds et N.G.Wilson (*D'Homère à Erasme, la transmission des classiques grecs et latins*, Editions du Centre

biographique. Théophraste d'Erèse « le divin parleur », élève de Platon et successeur d'Aristote à la tête du Lycée est le premier des doxographes à en avoir organisé les éléments.

De ce travail systématique, (les *Opinions physiques*), ne subsiste que la première partie qui a servi de source principale aux compilateurs et aux exégètes futurs. Parmi « ceux qui transcrivent les *opinions* »¹, on peut évoquer Posidonios, auteur d'un résumé de l'oeuvre de Théophraste connu depuis Diels sous le nom de *Vetusta placita*, Aétius, le pseudo-Plutarque, Clément d'Alexandrie, Diogène Laërce ou Stobée. Il faut ajouter les noms de philosophes comme Platon, Aristote, de néo-platoniciens comme Proclus et Simplicius, du sceptique Sextus Empiricus, sans négliger des auteurs de biographies, dont les principaux sont Sotion d'Alexandrie, Hermippe de Smyrne et Satyros, ou de chronologies comme Eratosthène de Cyrène ou l'Athénien Apollodore (~140 av. J.-C.).

Pour Hegel, le Livre I de la *Métaphysique* d'Aristote est essentiel pour l'étude des premiers savants :

« Aristote est la source la plus riche. Il a étudié expressément et à fond les philosophes anciens et en a parlé, surtout au début de sa *Métaphysique* (mais ailleurs aussi), selon l'ordre historique. Il est aussi philosophe qu'érudit ; nous pouvons avoir confiance en lui. Pour la philosophie grecque, il n'y a rien de mieux à faire que connaître le premier livre de la *Métaphysique*. »²

Mais, même si on connaît la prudence des commentaires d'Aristote, au sujet de Thalès

National de la Recherche Scientifique, Paris, 1988). Cet ouvrage est aussi une mine de renseignements techniques sur les rouleaux de payrus, sur le commerce des "livres", sur les bibliothèques et les travaux philologiques dans l'Antiquité. Sur les rapports entre l'écriture et la lecture : Jesper Svenbro, *Phrasikleia, Anthropologie de la lecture en grec ancienne*, Editions de La Découverte/Textes à l'appui, 1988.

¹. Le travail de Herman Diels, *Doxographi graeci*, 1879, est la référence en la matière. Roger Caratini, *La philosophie*, t.1, Seghers, 1983 nous propose le récapitulatif suivant des sources doxographiques les plus importantes, classées par ordre chronologique : Cicéron (106-43), Plutarque de Chéronée (~50-125), pseudo-Plutarque (II^e siècle), Saint Irénée (~130-208), Clément d'Alexandrie (~150-215), Saint Hippolyte (~175-235), Diogène Laërce (III^e siècle), Arnobius l'Ancien (deuxième moitié du III^e siècle), Eusèbe de Césarée (~265-340), Théodoret de Cyr (~339-460), Stobée (V^e siècle).

². Hegel, *Oeuvres complètes*, XIII.

par exemple, dans l'introduction historique à son ouvrage, on sait que la pensée des Présocratiques n'est, d'après lui, que le point de départ d'une enquête sur la vérité philosophique dont il serait l'aboutissement. Et pour lui l'explication ionienne de la nature par un seul principe est insuffisante (*Métaphysique*, I, 8).

La diversité des sources et la multiplicité des citations, faites de mémoire le plus souvent et échelonnées dans le temps expliquent les contradictions qui peuvent apparaître lorsqu'on essaye de reconstituer le déroulement logique de l'oeuvre, en particulier lorsqu'il s'agit des premiers physiciens. Les *doxai* doivent être prises avec la plus grande précaution à cause des images simplifiées et des manipulations dont elles ont été l'objet. Ainsi Clément d'Alexandrie avait pour but de mettre en valeur des sens pré-chrétiens cachés dans la sagesse des Présocratiques. Mais surtout peuvent se poser, par suite de l'état fragmentaire du corpus présocratique, des questions nombreuses sur le sens réel du texte, sur la signification profonde de leur expérience.

Voici, par exemple, à travers le prisme de citations différentes, des versions du modèle biologique d'Anaximandre qu'il est intéressant de comparer :

- "Il affirme que l'homme a été au commencement engendré à partir d'animaux d'espèce différente, compte tenu du fait que les autres animaux se nourrissent très tôt par leurs propres moyens, alors que l'homme est le seul à réclamer un allaitement prolongé : c'est pourquoi au commencement, l'homme n'aurait pu trouver son salut, si sa nature avait déjà été telle qu'elle est maintenant." [Pseudo-Plutarque *Stromates*, 2, traduction Jean-Paul Dumont.]

- "...L'homme est engendré par un autre animal : c'est le poisson, très proche aux origines." [Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, I, 6]

- "Anaximandre de Milet estimait que de l'eau et de la terre réchauffées étaient sortis soit des poissons, soit des animaux tout à fait semblables aux poissons. C'est au sein de ces animaux qu'ont été formés les hommes et que les embryons ont été retenus prisonniers jusqu'à l'âge de la puberté ; alors seulement, après que ces animaux eurent éclaté, en sortirent des hommes et des femmes désormais aptes à se nourrir." [Censorius, *Du jour de la naissance*, IV, 7, traduction Jean-Paul Dumont.]

- "...Dans les poissons naquirent d'abord les hommes. Nourris comme les requins et devenus capables de se porter secours, alors ils sortirent des eaux et prirent pied sur la terre..." [Plutarque, *Propos de table*, VIII, VIII, 4, 730 E.]

On peut se demander si Anaximandre, pour qui les êtres vivants ont été à l'origine engendrés dans « l'humide », annonce, par une intuition géniale, Darwin ou s'il est le conti-

nuateur d'anciennes cosmogonies ? Pour Homère ¹, Océan n'est-il pas l'origine, le père de tous les êtres ? Les explications mythiques de l'origine des animaux et des hommes sont nombreuses. L'histoire de Deucalion et de Pyrrha par exemple est significative : après avoir échappé au déluge provoqué par Zeus, ils lui demandèrent de recréer le genre humain. Thémis leur dit de jeter les os de leur mère derrière eux, c'est-à-dire les pierres de la Terre-Mère. Chaque pierre devint un homme ou une femme selon que c'était Deucalion ou Pyrrha qui l'avait lancée.

Cornford ², s'opposant à Burnet ³ pour qui « les philosophes ioniens ont ouvert la voie que la science, depuis, n'a eu qu'à suivre », estime que la « physique » des Ioniens place dans le domaine de l'abstraction un système d'explication déjà élaboré par les mythes cosmogoniques ⁴. D'après lui il y aurait continuité dans le sens où les concepts des Ioniens ne sont en réalité que la transposition des divinités des anciennes mythologies. Il y aurait une analogie directe entre le modèle proposé dans la *Théogonie* d'Hésiode et celui d'Anaximandre par exemple. Pour Aristote il ne semble pas y avoir de coupure entre l'explication du mythe et celle du *logos*. Thalès a peut-être subi l'influence des vieilles croyances transmises par Homère:

« D'après certains, les anciens cosmologistes aussi, bien antérieurs à notre génération et qui furent les premiers à traiter des dieux [c'est-à-dire Homère, Hésiode ou le légendaire Orphée par opposition aux premiers Physiologues], se seraient figuré la nature de la même manière [à savoir que l'eau, comme chez Thalès, est le premier principe]. Il donnent effectivement l'Océan et Téthys comme auteurs de la génération et font jurer les dieux par l'eau, que les poètes appellent Styx [...]. » ⁵

1. Homère, *Iliade*, XIV, 246.

2. F.M.Cornford, *From Religion to Philosophy ; a study in the origins of western speculation*, Londres, 1912.

3. John Burnet, *L'aurore de la philosophie grecque*, éd. française par Aug.Reymond, Payot, 1919.

4. Sur ce problème d'interprétation de la raison grecque voir Pierre Vidal-Naquet, *La raison grecque et la cité*, in *Le chasseur noir*, op.cit., p.319 sqt.

5. Aristote, *Métaphysique*, I, 3, 983 b, traduction J.Tricot.

Quant à Anaximène, chez qui l'air est le principe de toutes choses, il aurait pu s'inspirer d'une conception homérique qui voyait en Zeus l'« assembleur de nuées », « celui que tous font résonner en parlant »¹, c'est-à-dire l'air.

Ainsi le vocabulaire des Présocratiques pourrait être solidaire de tout un système de pensées et d'expériences qui plonge dans un lointain passé. Le champ sémantique des concepts philosophiques (comme l'*Alèthéia* – la « vérité » –, ou le *logos*) nous conduit à considérer leurs statuts dans un univers pré-rationnel. Nous nous contenterons d'évoquer le milieu porteur de ces valeurs, celui des dépositaires des légendes sacrées qui vont de sanctuaire en sanctuaire, celui des *aèdes* dont la fonction est de dire (au sens de « réaliser » [*kranein*]) les dieux immortels, de faire retentir, après avoir invoqué la Muse, véritable parole de la Mémoire², le *kudos* (la gloire en tant que faveur divine) qui illumine le guerrier victorieux, ou le *kléos* (la renommée) qui se propage de bouche à oreille. Le poète, maître de vérité, est celui qui peut par le biais de la parole laudative « célébrer les Immortels, célébrer les exploits des hommes vaillants »³.

Ce registre divin et poétique se retrouve par exemple, c'est bien connu, dans le prélude du poème de Parménide où la Vérité fait son apparition⁴. On connaît aussi l'ambiguïté du statut d'Empédocle « dont on ne sait s'il faut le ranger parmi les poètes ou les philosophes »⁵. Il est considéré comme un poète par Horace⁶, comme un « philosophe de la nature » par

¹. Zeus panomphaios, *Iliade*, VIII,250. A ce propos voir Félix Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Les Belles Lettres, 1973, p. 89.

². Marcel Detienne, *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, François Maspero/Textes à l'appui, 1979, p.10-11, précise que "de nombreux témoignages de l'époque classique permettent de penser que *mousa*, non commun, signifie *la parole chantée, la parole rythmée*".

³. Théocrite, XVI.

⁴. Sextus Empiricus, VII,11 [DK B 1].

⁵. Lactance, *Institutions divines*, II,12,4 [DK A 24].

⁶. Horace, *Art Poétique*, 463 [DK A 16] : "Je dirai la mort du poète de Sicile. Dans son désir de passer pour un dieu immortel, Empédocle sauta lui, tout froid, dans l'ardent Etna. Qu'il soit ainsi justement permis de périr aux poètes."

Aristote¹.

Mais si le vocabulaire des Présocratiques conserve des liens avec la tradition, il est en revanche évident qu'il est aussi et surtout le signe, sans parler de rupture brutale, d'une profonde transformation des formes de pensée. Le *logos* possède à la fois un sens logique et ontologique. Comme parole disciplinée, à la conquête de la vérité, il est à mettre en relation avec les idées de compte arithmétique et de mesure, de proportion (dans le sens pythagoricien), d'explication rationnelle (dans l'acception parménidienne), de raison, de loi, ou de discours, rumeur, conte et mieux encore parole, verbe... Il signifie, ou peut signifier, chez Héraclite, la loi du devenir, la réalité des choses, la parole du maître et la signification de cette parole, le discours vrai, la raison cosmique, ou une loi naturelle régissant le conflit entre les éléments.

Ce mot de *logos*, si difficile à interpréter, est révélateur, par la richesse des significations qu'il *recueille* et des multiples directions qu'il propose, de cette transformation subtile : ne pas attribuer aux dieux la solution à toutes les questions. Même si pour Thalès « l'ignorance est un lourd fardeau » et que les résultats de ces observations et de ces hypothèses semblent souvent naïfs, ce qui est important c'est la méthode rationnelle de ses spéculations qui lui fait considérer les astres, non comme des dieux, mais comme des objets naturels.

Cette démarche, annonce le système et le matérialisme de Démocrite qui ne suppose que deux réalités fondamentales les atomes et le vide, ainsi que la rhétorique des Sophistes², même si leur but n'est pas la vérité mais l'art de l'argumentation, la technique (*technè*) de la persuasion.

¹. Aristote, *Poétique*, I,1477 b [DK A 22] : "Il n'est rien de commun entre Homère et Empédocle sinon le mètre. Aussi faut-il appeler celui-là un poète et celui-ci un *philosophe de la nature* plutôt qu'un poète." Pourtant ailleurs (*Diog.*, VIII, § 27) Aristote déclare : "Empédocle est homérique au plus haut point".

². Voir Jacqueline de Romilly, *Les grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Editions de Fallois, Paris, 1988.

Mais ce qui est une constante chez les Présocratiques, c'est leur soif de connaissance ¹. Ils se passionnent, par exemple, pour tout ce qui relèverait aujourd'hui des sciences naturelles ou de la physiologie. Ces recherches, selon des voies multiples, sont menées en harmonie et concordance avec leurs spéculations essentielles. Cette curiosité des premiers physiciens se retrouve dans les observations de Xénophane qui reconnaît la présence de coquillages à l'intérieur des terres, l'empreinte de poissons sur des pierres à Paros ou dans les carrières de Syracuse, ou encore dans les tentatives d'explications, par Anaxagore, des crues du Nil, des phénomènes de pression atmosphérique relatifs à la clepsydre. Anaxagore s'intéresse à l'être vivant et aux problèmes de l'assimilation de la nourriture : il se demande pourquoi le lapin ne se transforme pas en carotte lorsqu'il mange des carottes ; c'est la nourriture qui assure l'accroissement de la veine, de l'artère, de la chair, des os... car ces substances sont toutes contenues dans la nourriture que l'on absorbe, et visibles pour la raison, ce sont les *homéoméries* ou parties enfermées dans la nourriture et semblables aux choses déjà engendrées. Empédocle utilise la théorie de la force centrifuge (l'expérience de la coupe d'eau que l'on fait tourner à l'extrémité d'un cordon) pour expliquer la position de la terre qui est maintenue à sa place par la force et la rapidité de la révolution des cieux ². Il considère l'existence de l'air comme quelque chose de matériel ³ et s'interroge sur la mécanique des fluides ⁴ et même sur la vitesse de la lumière qui est, selon lui, si grande qu'elle échappe à la perception !

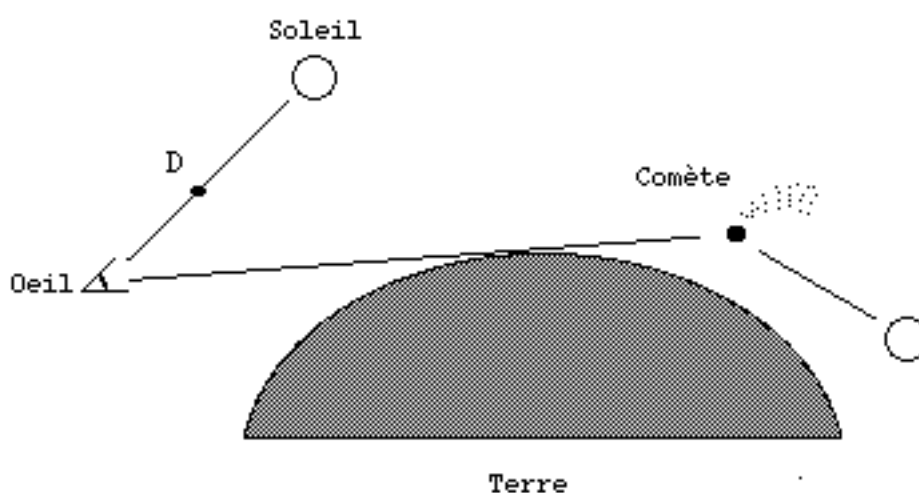
1. Désir dans lequel on peut lire parfois une forme d'angoisse émouvante comme dans cette remarque d'Empédocle : "Se pourrait-il qu'il n'y ait pas de fin à la profondeur de la terre, et à l'immensité de l'éther, comme tant de mortels l'affirment en un flot de vaines paroles sans rien voir du grand Tout..." (fragment DK 39).

2. Voir Aristote, *De Caelo*, II, XIII, 295 a 13 [DK A 67].

3. Empédocle, fragment DK 100 : "[...] Aussi quand le sang souple a reflué l'air bouillonnant se précipite-t-il en vagues furieuses et quand le sang afflue en bondissant, l'air est-il expiré comme lorsqu'une enfant joue avec une clepsydre de cuivre étincelant : de sa main gracieuse elle bouche l'orifice du tube et l'immerge dans le corps argenté de l'eau flexible ; celle-ci ne monte pas alors dans le vaisseau que lui interdit la masse d'air pressant à l'intérieur contre les trous étroits jusqu'à ce que le flux comprimé soit délivré."

4. Empédocle, fragment DK B 91 : "L'eau s'unit mieux au vin qu'à l'huile qui lui répugne."

On peut, dans le même ordre d'idées, évoquer la théorie de la vision élaborée par Alcméon de Crotonne ¹ : le processus indirect de la perception visuelle lui permet de comprendre et de donner une explication du phénomène de la chevelure de la comète.



D : phénomène direct. Comète : phénomène indirect
(D'après l'édition Pléiade des Présocratiques, p. 1352)

Traduire les Présocratiques, on le voit, est une opération difficile. Une langue véhicule une même expérience du monde, elle est interprétation de l'univers ². Les mots ne peuvent pas être perçus correctement s'ils sont séparés des phénomènes culturels dont ils sont à la fois les porteurs et les symboles. Pour les Grecs, déjà, il y avait un lien mystique entre le mot et la chose signifiée que rompt la traduction. Platon en parle dans le *Cratyle* ³. Traduire un texte sacré c'est livré à autrui l'efficacité de la parole rituelle. Jamblique ⁴ affirme : « à être traduits, les noms ne conservent pas entièrement le même sens ... en tout cas ils ne

¹. Voir plus loin le paragraphe consacré à Alcmaeon de Crotonne.

². Voir Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, 1976.

³. Platon, *Cratyle*, 385 c et 390 e.

⁴. Jamblique, *Les mystères d'Égypte*, VII,5.

gardent pas la même puissance ».

Mais ici la langue n'est pas le seul obstacle à la voie d'accès aux significations : les différentes interprétations de la pensée des Présocratiques sont à l'origine de traductions fondamentalement autres, selon qu'on les considère comme imprégnés des « fictions primitives » ou comme les précurseurs de la "science" moderne ou enfin comme les penseurs de l'être, « les véritables philosophes grecs » puisque, selon Nietzsche, avec Socrate quelque chose a changé.